

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15, avec deux gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15

De Londres, le 18 avril.

MELCOURT A FLORVILLE.

Tu connois, mon cher ami, le sujet de mon voyage à Londres : j'avois eu dispute avec M. S. Léger, le jeune homme par excellence, qui veut donner le ton à Paris, et qui, pour quelques succès obtenus par sa manière de mettre sa cravatte tranchoit du grand et prétendoit prononcer en dernier ressort sur tout ce qui regarde la mode. Je l'ai battu, mon cher ami, je l'ai battu, et quoique ce ne soit ni à l'épée, ni au pistolet, est profondément blessé. D'abord, pour avoir voulu parier qu'il n'y avait pas de mode, le collet de son habit et les revers de ses bottes étoient plus à la mode que les miens, il lui en coûte près de mille écus pour frais de notre double voyage qu'il a été contraint de payer, puis le coup qu'en a reçu son amour-propre a été si fort, qu'il n'en guérira pas de si-tôt. Voyez aussi l'impertinence ! me tenir, à moi qui tous les huit jours fais arriver un paquet de Londres, que les collets étoient toujours en coquille, et les revers de bottes étoient blancs. J'avois déjà depuis le commencement de cette mode reçu plus de huit paquebots, et nous sommes arrivés à Londres, il n'y avoit plus que les Gascons qui fussent mis comme S. Léger. Tu jugeras de la bêtise de ce dernier, mon cher, quand tu sauras que les Ecossais ont ici ce que sont à Paris les Gascons.

Cependant ne vas pas trop t'appitoyer sur le sort de S. Léger, c'est un gaillard si adroit, si remuant, qu'un revers peut le renverser un moment, mais jamais l'abattre. Mécontent d'avoir perdu son pari, il n'a pas voulu que son voyage en Angleterre fût tout à fait inutile ; toujours jaloux de donner le ton chez les étrangers, il a établi ici un café français qui, avec quelque avantage contre les tavernes les plus renommées. Sans la réunion des *Wighs* et la taverne de l'*Ancient*, il même remporté une victoire complète. Il l'espère, attendant, il se répand beaucoup dans le monde, et fait la gavotte à la mode ; déjà quelques jeunes anglais



mépriser les sciences et à savoir apprécier la beauté d'un petit pied et l'élégance d'un joli pas. Sans la température, qui est plus rigide à Londres qu'à Paris, déjà plusieurs anglaises du bon ton brûlent de montrer leur estomac à nud. Secondé par son exemple, moi j'ai mis les spectacles à la mode. Une première représentation est maintenant courue comme à Paris : les intrigues des coulisses, les sifflets du parterre, l'insolence des journaux n'y sont pas encore aussi connus, mais patience, encore quelques efforts, et j'y réussirai.

A propos d'une pièce nouvelle, intitulée *la Promesse de Margaret Garden*, qui fera, j'espère, autant de bruit que la dispute de vos jeunes débutantes dont tu m'as parlé dans ta dernière lettre; et pour comble de bonheur, je viens de rédiger et j'ai fait publier une édition de calembourgs anglais qui a eu le plus grand succès. Le calembourg est naturalisé à Londres, et je te rassure même que la dispute sur la supériorité de la langue anglaise sur la langue française est terminée à l'avantage de la première; car j'ai reconnu que, possédant plus de mots à double entente, la langue anglaise étoit plus riche en calembourgs.

figures-tu la joie qu'a dû m'inspirer cette découverte? elle a doublé hier, quand mon libraire est venu m'annoncer que j'étois le seul auteur d'une foule de contrefaçons, il va commencer la troisième édition de mes calembourgs. Voilà, mon cher, ce qui me rend mon séjour de Londres si agréable, j'attends avant de le quitter, le brevet d'invention du gouvernement anglais et des présens de tous les souverains de l'Europe, pour la récompense de mon ouvrage qui est traduit en toutes les langues, et déjà je t'annonce que dans toutes les sociétés anglaises, on ne parle qu'en calembourgs, que les journaux en sont remplis, et qu'ils sont lus tous les soirs au théâtre. Je te l'avois dit, je te le répète, les anglais sont bien pesans, bien pensans, mais encore une édition de mon ouvrage et quelques conseils de ta part, et nous les aurons, j'en suis sûr.

Ton ami MELCOURT.

L'AVARICE.

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver?*

Sombre avarice que je hais,
 Tu dégrades notre existence :
 Un homme avare n'a jamais
 Connu la douce bienfaisance :
 Pourquoi donc entasser en fous
 Un métal qui nous rend barbares ?
 Nature, prodigue envers nous,
 Ne nous a pas dit d'être avares.

Femmes, qui voudriez long-tems
 Être l'inconstante jeunesse,

N'accordez pas tout aux amans,
 Ne refusez pas tout ; sans cesse
 Les plaisirs touchent mieux nos cœurs,
 Quand on sait les rendre un peu rares ;...
 Ne prodiguez pas vos faveurs,
 Mais n'en soyez pas trop avares.

Voyez ce jeune homme bouillant
 Faire usage de sa jeunesse ;
 Il en prodigue, à chaque instant,
 Les dons aux pieds d'une maîtresse ;
 Mais le tems, qui marche à grands pas,
 Rend bientôt notre ardeur plus rare ;
 Bientôt pour les belles, hélas !
 Malgré soi, l'on devient avare.

Mes amis, soyons généreux,
 Faisons circuler les espèces,
 Sachons faire, pour être heureux,
 Un bon emploi de nos richesses ;
 Livrons-nous à la volupté,
 Et que nos chagrins soient bien rares ;
 Soyons prodigues de gaieté,
 Et de larmes soyons avares.

J. ERNEST.

DES CONTEURS ET DE L'ART DE CONTER.

Nous sommes de grands enfans, et de tout tems nous avons aimé les *contes* ; à la ville, dans les campagnes, dans les châteaux, dans les camps, sous les cabanes, les uns *content*, les autres *écoutent* : personne ne s'est lassé ni ne se lassera de son rôle.

Les rois n'ont-ils pas eu leurs *bouffons*, pour se désennuyer par leurs burlesques récits ? Si nous passons de la cour au vil dans les *veillées*, les paysannes n'ont-elles pas leurs *contes* qui rabachent toujours trois ou quatre vieilles histoires, ennuyeuses à la jeunesse, endorment la caducité, mais occupent le plus grand nombre ?

Voyez l'Arabe chargé de rapines : après ses courses vagues il s'assoit sous un *palmier* pour écouter avec délice, en lui racontant les histoires merveilleuses qu'on lui raconte, et qui placent son imagination.

Retournons-nous à la ville ? Entrons dans ce corps-de-garde, un des soldats est le *conteur*, le *loustic*. Il tient le dez, et tremèle ses histoires du récit de ses campagnes ; ses camarades l'écoutent avec une grosse gaieté qu'il produit, et sa récompense.

Et dans cette *taverne*, ne voyez-vous pas cet homme couché sur la table, le verre à la main, l'œil brillant, enflammé ? Que fait-il ! Il s'enivre, mais il *conte* ; l'écoutent, et plus il entasse de mensonges et d'absurdes, leur joie est brayante.

Chaque café n'a-t'il pas son beau diseur, qui décide sur les nouvelles du jour ? Il fait la paix, il fait la guerre, il fait des lois, des plans, des promotions, etc. Ses auditeurs se lassent et l'abandonnent quelquefois ; mais il en revient d'autres : il peut être ridicule, ennuyeux, mais il est entouré.

Et dans les foyers des théâtres ! c'est là qu'on trouve de grands conteurs ! Remarquez Damon ; il sait d'avance le répertoire de la semaine ; la pièce nouvelle qui tombera, celle qui réussira ; il connoît l'amant de chaque actrice, l'intrigue de chaque acte ; il fulmine contre les abus du théâtre : de son tems, cela n'est pas ainsi ! il date de la Comédie Française, rue des Saint-Germain, et presque de l'hôtel de Bourgogne ; mille histoires sur les acteurs de ce tems : on se moque ; mais tout le monde le laisse dire, et même l'écoute un moment ; il remplit l'intervalle des deux pièces : n'est-ce pas beaucoup, pour les autres et pour lui ?

Un tableau plus intéressant nous appelle ; quelle est cette petite troupe peu nombreuse, mais choisie, point bruyante, mais intéressante ? c'est celle d'Ismène. Ismène a déjà trente ans, mais elle a beaucoup de moyens de plaire. Elle a calculé que les jouissances de l'esprit et de l'amabilité, durent plus que celles de la beauté et de la coquetterie. La foule des adorateurs s'est rassemblée d'elle ! Beaucoup d'amis lui sont restés. Il y a des gens qui prétendent que les uns valent bien les autres. Ismène est de ces femmes.

Les soirs on se rassemble chez elle. On y cause (ce qui est si rare aujourd'hui) ! Il est vrai que ce sont toujours à-peu-près les mêmes personnes qui se retrouvent. Les histoires, les nouvelles de tous genres arrivent à leur tour dans la conversation, on varie et la rendre encore plus piquante. Mais ce ne sont point ces anecdotes triviales, de ces contes bien connus ; ici un conteur plus lourd encore vient nous assommer. On se retire dans le centre du goût. Chez Ismène, c'est un art de bien conter. Parmi tant de gens de sa société, pleins d'instruction, une ou deux personnes (au plus) peuvent s'occuper de ce genre.

Or, nous devons remarquer que ce n'est qu'en France qu'on peut trouver ce talent et l'apprécier, parce qu'à Paris l'art de la société est poussé à un tel degré de raffinement qu'on exige de celui qui veut réussir dans un certain genre, des qualités rares et difficiles à réunir.

Il n'est pas en effet ne faut-il pas à celui qui a la prétention d'être un conteur aimable en bonne compagnie !

On sent de quelle importance est le choix de l'histoire ; mais l'art de la placer, de l'amener sans ennuyer, tient à une intelligence secrète, à un sentiment qu'on rencontre rarement. On a tant de peine à fixer l'attention des esprits français, à captiver l'attention fugitive ! On se souvient de ce mot de Fontenelle : *Je meurs content, on*

La société se compose de différens caractères; l'un a la manie, par l'habitude de fronder, de conjurer d'avance contre son propre plaisir, et cherche à vous embarrasser dès le premier mot; l'autre, *grand amateur* de nouvelles, en demande ou en débite. Celui-ci croit parler bas à sa voisine, et c'est avec une chaleur !.... Il est excusable; elle est jolie, il est écouté : peut-on exiger qu'il se taise ?

La société d'Ismène est charmante; mais comment ne se composeroit-elle pas de tous ces élémens ? Ils se retrouvent partout; les nuances seules distinguent les cercles plus habituellement aimables, et ces momens de décousu sont malheureusement trop fréquens.

J'en reviens à mon *conteur*; il faut qu'il triomphe de tous ces obstacles. A-t-il commandé l'attention ? c'est à lui de ne pas la laisser échapper, en variant sans cesse ses tableaux, en mêlant ses récits de quelques douces malices dont chacun peut faire l'application : s'il peut y joindre l'art de contrefaire la vérité, son succès est certain.

Ce talent de *contrefaction* est un des plus nécessaires à celui qui veut *conter* d'une manière brillante. Vos auditeurs éprouvent une secrète jouissance à retrouver les ridicules, et la vérité de certaines manières connues qu'on leur retrace.

L'homme est *imitateur* par nature : la *médiocrité* étant le lot du plus grand nombre, il y a peu d'*originaux*. Nous sommes presque tous condamnés à être *copistes*; de-là ce goût général pour l'*imitation*.

Les lettres et la société viennent de perdre un des hommes qui *contoit* avec le plus de piquant, d'esprit et de grâce; M. de Vaisnes : il joignoit, au charme des récits les plus aimables, un sang-froid précieux, en disant des choses très-fines, très-gaies : c'est encore une des ressources les plus sûres d'un *conteur*, mais qui n'appartient pas à tout le monde.

Par un effet singulier, mais constant, si le *rire* gagne, qui *conte*, c'est souvent l'instant où cesse la gaieté de ceux qui l'écoutent : le *conteur* lui-même, en ce moment, change de rôle; il se mêle presque à ceux qu'il veut amuser; il ne peut rien, ne peut rien entretenir; il a quitté sa place, son personnage est fini.

M. de Vaisnes possédoit au plus haut degré ce talent de *contrefaction* dont je parlois tout-à-l'heure : je l'ai vu mettre en scène, dans ses récits, différens personnages et passer de l'un à l'autre avec une rapidité surprenante : je l'ai imité, prendre leurs tons, leurs gestes, leur voix; je les peindre avec une telle vérité, que chacun croyoit qu'il parloit. Par une adresse d'un autre genre, il savoit, sans projet, sans penser à la plus légère aventure, à-coup une *histoire de rien*; attacher, intéresser, à-tour, et tout cela, je le répète, avec si peu d'effort, lorsque l'histoire étoit finie, lorsqu'elle avoit chassé l'ennui.

monde, on en cherchoit le sujet ou la suite; on ne pouvoit rien trouver qu'un souvenir aimable de détails délicieux que l'esprit se retraçoit, sans pouvoir les fixer. Voilà le chef-d'œuvre du *conteur* (1).

Il est un autre genre d'histoires; ce sont celles qui finissent par un *trait*. Celles ci paroissent d'abord d'un succès plus certain; mais elles présentent un écueil. Craignez qu'une fois arrivé à ce *mot* sur lequel vous comptez, vous le prononciez effet: c'est toujours la faute du *conteur*, quand l'assemblée reste froide. Il a voulu sans doute faire trop d'effet dans l'amercement, il n'a pas nuancé, gradué son récit avec d'art, jusqu'au dernier moment. Puisqu'on attend tout d'un seul *trait*, il faut que tout le prépare, et que tout y soit amené, sans qu'il s'en doute.

Je parlerai pas de la maladresse de laisser deviner ce qu'on avance; on est perdu!... dans ce cas, l'histoire doit être racontée et le *conteur* aussi. Enfin, un homme qui conte une histoire au milieu d'un cercle, est presque un *acteur* sur scène, avec cette différence, que l'*acteur* récite ce qui lui est dicté, tandis que le *conteur* est obligé d'improviser, qu'on soit de plus près, qu'il faut que son naturel soit bien plus libre. Le prestige entoure l'*acteur*; le *conteur* est entouré de modèles. C'est une copie qui doit être assez fidelle pour tenir la comparaison continuelle avec l'*original*.

Autrefois, lorsque la société avoit plus d'ensemble, on faisoit bien plus de cas de ce talent de *conteur*. On étoit beaucoup de gens à qui cet art valoit de grands succès. A présent, c'est l'esprit et le goût qui font aimer les *contes* et les *contes*; c'est tout simplement un penchant général de ces hommes qui se plaisent à rire des aventures des autres, ce que nous craignons avant tout, c'est l'ennui. On le prévient ou le dissipe.

En parlant de *contes*, je m'aperçois qu'ils m'ont mené plus loin que je ne voulois. Je me tais bien vite, pour que mes amis ne disent pas qu'en traitant de l'art d'ennuyer, j'ai donné l'exemple.

J. A. SÉGUR le cadet.

LA GOURMANDISE.

: Trouverez-vous un parlement?

La gourmandise nous perdit,
tant on l'aime chez les hommes:
las! sans ce péché maudit
serions-nous où nous en sommes!

Il étoit aussi celui de l'infortuné Lauzun, qui faisoit l'*original*, des *contes* qu'il étoit impossible de répéter, tant à je ne sais quoi qu'on n'imitait pas et qu'on ne

Pour une pomme, Eve a perdu
 Les jouissances les plus grandes....
 Comme elle du fruit défendu
 Toutes les femmes sont gourmandes.

Je bois du vin modérément ;
 Et, quoique j'aime un peu la table ,
 Au repas le plus excellent
 On me voit toujours raisonnable :
 Mais près d'un tendron fait au tour
 Combien mon appétit s'aiguise !
 Pour les jolis mets de l'amour
 Qui n'auroit pas de gourmandise ?

La vie est comme nos banquets ;
 Soyons à table sans réserve ,
 Que Vénus apprête les mets ,
 Que son tendre fils nous les serve :
 Sur-tout pas de momens perdus
 Tant que pour nous la table est mise ;
 Au dessert souvent on n'a plus
 Qu'une inutile gourmandise.

J. ERNEST.

Londres. — Les promenades du printemps, ont commencé ici dimanche, par un vent et une poussière capables d'effrayer les amateurs les plus aguerris. Une scène assez plaisante vint heureusement dédommager les curieux de cette petite contradiction. Cinq dames françaises, vêtues à la grecque et coiffées à la médus parurent au milieu de la promenade, comme autant de nouveaux dignes de fixer tous les regards. Aussi furent-elles suivies enveloppées pendant une heure, par un essaim de curieux ne pouvoient se lasser d'admirer de belles formes que des temens presque diaphanes permettoient d'examiner à discrétion. Elles marchaient gravement, au milieu d'un tourbillon de poussière, que les gens du peuple surtout avoient grand soin de tenir avec leurs pieds. Des éclats de rire, des brocards plaisanteries grossières voltigeoient à leurs oreilles; et fort reusement pour ces étrangères, elles paroisoient peu familières avec la langue anglaise. Cependant elles devinèrent qu'elles étoient, pour la foule des promeneurs, un objet de vertissement assez peu convenable, et elles prirent enfin de se retirer. Des femmes accoutumées aux petits soins hommages de la galanterie française, n'ont pu, sans doute trouver étrange, l'accueil qu'elles ont reçu dans cette occasion de la part d'un peuple qui se pique aussi de politesse à du beau sexe. On ne sache pas qu'il soit jamais rien semblable à Paris à aucune dame de Londres; et cette comparaison entre nos manières et celles de nos voisins paroît pas trop avantageux. Il est vrai que le costume des femmes françaises s'éloigne tellement des idées

avons de la décence prescrite au beau sexe, qu'il n'y a peut-être pas de mal à ce qu'il ne soit pas bien accueilli parmi nous; mais ce n'est pas une raison pour manquer aux plus simples convenances, au respect dû aux étrangers, et aux égards que les femmes, en particulier, ont droit d'attendre d'une nation policée.

LOGOGRIPE.

J'ai quatre pieds en conservant ma tête;
J'en aurai bientôt deux, en retranchant ma tête.

Le mot du Logogriphe inséré dans le numéro dernier est *Bœuf*.

EXPLICATION DE LA GRAVURE, N°. 466.

Les modes ont rétrogradé : à l'exception des bordures de cygne, et du velours, on voit des costumes d'hiver. La très-vogue est pour les capotes, bien profondes, à passe bien large, de taffetas gros vert ou jonquille, ou de tissu paille et soie; les bordures tantôt d'un ruban plissé à plis crevés, tantôt d'une passe de taffetas découpé. Les rubans sont ou rayés à l'écossaise, ou brochés à caractères hiéroglyphiques : on nomme ces derniers sans-mamelucks. Le tulle n'est plus employé pour garnitures, les chapeaux de paille jaune, unis ou *perlés* se portent dans la mode des capotes : leur bord est coupé sur le cou. Il est de rigueur de voyer la racine des cheveux sur la nuque. La mode des corsets de lingères, en tulle brodé, se soutient : ces cornettes ne sont jamais doublées. On commence à plisser au gautfier les robes ou colerettes anglaises. Les bijoutiers quittent les chaînes pour reprendre les tresses rondes ou cordelières : ils portent beaucoup de topazes. Les boucles d'oreilles et les peignes se garnissent en diamans. Les habits des jeunes élégans sont très-courts et à basques écartées, laissant voir la culotte. Ces habits, étroits du bas, très-larges en haut, doivent faire beaucoup de plis aux entournures des manches, en un mot, grimacer comme un habit mal fait : on les garnit de boutons jaunes, plus souvent bombés qu'unis. Les redingotes portent à petits revers de velours, sans pattes en travers.

Sur la planche 81, sont deux croisées à draperies; la planche 82, contient un lavoir et deux guéridons.

Cette notice est relatif à ce Journal, doit être adressé, porteur, à M. La Mésangère, rue Montmartre, n°. 132, près vis-à-vis le café de la Victoire.